



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### Modes.

Le bal qui a été donné aux Tuileries a offert une fête nombreuse, élégante, splendide, enfin une fête royale. Trois mille individus, parmi lesquels se distinguaient toutes les sommités politiques, littéraires et financières du royaume, circulaient dans les immenses salons, richement décorés de tentures, de glaces, de fleurs, de bougies et de femmes charmantes de grâces, de jeunesse, de beauté ou de parure, car les femmes ont plus d'un genre de succès à obtenir. Les unes remplacent sur leur front les roses du printemps par l'éclat des diamans ; les autres suppléent aux attraits de la physionomie par les séductions du goût ; à toutes enfin il est des ressources pour plaire et captiver les suffrages du monde. Mais c'est surtout dans un bal où les femmes sont le plus heureusement briller leurs

avantages ; et certes, celui qui fut donné au château était bien rempli de cette magie qui prête à tout un si flatteur coloris. On distinguait un piquant mélange de toilettes de tous les tems, de toutes les nuances, de toutes les formes. Les soieries du dix-huitième siècle, les blondes et les gazes d'hier, tous les genres sont évoqués pour les parures de nos jours ; et si l'indépendance ne s'est point emparée complètement des hautes questions de la société, on peut au moins reconnaître qu'elle existe aujourd'hui, sans restriction aucune, dans le costume des femmes.

Parmi les coiffures les plus remarquables, on distinguait des bandeaux d'or à jour très-étroits, et ornés au milieu du front de magnifiques bijoux, tels qu'une grosse opale entourée de rubis, d'autres opales entourées de diamans ; une fleur en pierres de toutes nuances ou en diamans ; un oiseau en diamans, etc., etc. ; enfin,



cette espèce d'ornement qui prend place entre le diadème et la ferrennière, est décidément le plus à la mode. Pour les coiffures, elles sont d'une telle variété, qu'on ne peut dire s'il vaut mieux les porter basses ou élevées, larges ou resserrées, tant cela s'approprie à la toilette et doit correspondre au *style* de la robe.

— Les turbans offraient aussi leurs milliers de gracieuses fantaisies. Celui de M<sup>me</sup> d'O. était blanc, en blonde unie, dont les plis se marquaient par un chef en diamans, qui revenait former bandeau sur le front : aucun autre ornement n'écrasait la richesse de cette élégante coiffure. La robe de M<sup>me</sup> d'O. était en blonde unie à corsage drapé ; une rose blanche au calice rosé, placée à la hauteur du genou, relevait les plis du jupon, qui formaient ainsi une légère draperie. Une large ceinture de gaze rosée était nouée sur le côté, et tombait jusqu'à cette rose ; ni boucles d'oreilles, ni collier.

— Une robe en gaze rose était ornée sur le côté du jupon d'une échelle de nœuds formée de deux coques de ruban de satin rose et d'un épis de diamans. Sur les manches un nœud semblable, d'où s'échappaient trois bouts de rubans flottans ; une mantille de blonde sur le derrière du corsage, et draperie devant. Pour coiffure, une couronne formée par une large tresse de cheveux noirs, et sur le côté un nœud de ruban de satin rose, placé très-bas, ayant les bouts retombant sur le cou, et un bouquet d'épis de diamans, entremêlé dans les coques du nœud. Cette toilette était charmante.

— Une robe de gaze blanche, brochée en blanc, avait le jupon ouvert sur le côté, et séparé par un intervalle assez large pour que de petites guirlandes d'œillets remplissent cet intervalle en formant des chevrons ; chaque côté des guirlandes était arrêté sur le jupon par un nœud de ruban de gaze blanc. Les œillets étaient mélangés de toutes couleurs, et formaient sur les manches des chevrons analogues

à ceux du jupon. La coiffure à la Mancini, cheveux bouclés de chaque côté des joues et entremêlés d'œillets.

— Une robe en satin bleu azuré, semé de bouquets brochés en argent ; corsage plat à pointe, orné sur le devant de trois nœuds de diamans, le premier retenant les draperies du corsage, le second au milieu, et la troisième à la pointe d'en bas. Mantille de blonde à dessins gothiques, et manches de blonde courtes à doubles sabots, séparés par des nœuds de ruban bleu. Une coiffure composée d'une seule plume blanche et de deux nœuds de diamans, placés de chaque côté des joues dans les touffes de cheveux.

— Beaucoup de femmes, ayant des toilettes charmantes, n'avaient pour bijoux qu'une superbe agrafe d'opale, de perles ou de diamans au milieu des draperies du corsage, les boucles d'oreilles et le milieu du bandeau assortis. C'est à cela que se bornent beaucoup de parures aujourd'hui. Les éventails étalaient leur antique élégance dans la main des jeunes femmes qui ne dansaient pas.

Le bal a été ouvert par LL. AA. RR. les ducs d'Orléans et de Nemours, les princesses Marie et Clémentine.

A minuit un quart, le roi, la reine et la famille royale, accompagnés de toutes les dames, sont passés dans la salle de spectacle, où des tables étaient dressées pour le souper.

Les hommes se pressaient dans les loges pour jouir du magnifique coup-d'œil de plus de 480 dames qui avaient pris place à ce banquet splendide.

Après le souper les danses ont recommencé, et se sont prolongées fort avant dans la nuit. Il était près de trois heures du matin quand la reine et les princesses se sont retirées.

— M. Auguste Lebrun, orfèvre, dont la supériorité dans son art a été justement proclamée dans diverses expositions générales de l'industrie, par des médailles décernées à ses heurcux efforts, vient de



rouvrir son bel établissement, quai des Orfèvres, n° 40, qui était resté fermé pendant plusieurs mois pour cause d'agrandissement.

#### EXPLICATION DE LA COIFFURE,

Planche 1126.

Pour exécuter cette coiffure, il faudra d'abord séparer les cheveux à partir du front, sur une élévation de quatre pouces; ensuite former des bandeaux, et attacher les cheveux un peu en arrière: si ces cheveux n'étaient qu'ordinaires pour l'épaisseur, on leur adjoindrait une natte de même force, avec laquelle on ferait trois tresses antiques en cinq, que l'on arrêterait près du cordon, en les disposant de la manière suivante:

1° Celle qui se trouve au milieu se placera sur le front;

2° Celle de droite descendra près de l'oreille, et remontera ensuite se réunir à la première, en passant dessous pour rejoindre le cordon;

3° Celle de gauche sera posée parallèlement à celle de droite: les fleurs devant être arrêtées sous les nattes, et les trois épingles placées régulièrement.

Pour la partie qui est en arrière, on prendra à gauche les deux tiers des cheveux, avec lesquels on fera une natte antique en sept, que l'on fera passer à droite devant le cordon en l'arrêtant; puis du tiers restant on crépera dessus, on en formera une coque en demi-cercle, sur laquelle on fera serpenter la natte, comme la gravure l'indique, en perdant la pointe à gauche. Ensuite des fleurs légères seront placées en partant du bas de la coiffure à gauche, en forme de guirlande, qui s'élèverait à droite en garnissant derrière.

Cette coiffure convient particulièrement aux visages longs et réguliers; le style est du moyen-âge, mais rajeuni et plus gracieux.

DUBOIS.

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Le turban à la juive, exécuté en gaze blanche et chef d'or, est un des plus heureux modèles pour ce genre de coiffure, si avantageux aux physionomies régulières. M<sup>me</sup> Ode y a fait reconnaître le goût exquis des modes qui sortent de ses magasins\*, et rien ne pouvait mieux s'allier à cette charmante robe de mousseline de l'Inde, brodée en or par les soins de M<sup>me</sup> Minette\*\*. Pour porter avec cette toilette de soirée, une polonaise, des magasins de la Belle Anglaise\*\*\*, a seule été admise comme offrant une élégance et une légèreté qui n'étaient préjudiciables ni à la grâce ni à la richesse du costume; car, pour jeter sur ses épaules, rien n'est plus joli que cette mantille de satin rose garnie de cygne, si confortable lorsqu'elle enveloppe la poitrine, et si gracieuse lorsqu'elle s'en échappe.

\* Rue de la Paix, n° 96.

\*\* Rue de Rivoli, n° 34.

\*\*\* Rue de la Paix, n° 20.

#### COMMENT AU VIEUX BON TEMS ON ÉCRIVAIT L'HISTOIRE.

CHRONIQUE NORMANDE.

En furetant dans de vieux livres, je tombe sur la chronique normande de Jean Naguel et je l'ouvre au hasard à la vie de Robert I<sup>er</sup> du nom, viii<sup>e</sup> duc de Normandie. Ce qui est admirable et quelquefois amusant, c'est le soin laborieux avec lequel cet auteur a recueilli et entassé toutes les absurdités qui se sont débitées sur le compte de son héros, l'entière croyance qu'il y met et la naïveté de ses réflexions à ce sujet. Je gage que si l'on nous donnait aujourd'hui la traduction de cette œuvre avec des noms cosaques ou osages, nous ne soupçonnerions pas la tricherie...

C'était un terrible homme que Robert I<sup>er</sup> du nom; il occisait des moines, outrageait des nonnes, jouait, buvait, donnait à toutes mains, et l'argent manquant, il pillait les églises ou bien détroussait les passans.

Après ce beau portrait, Naguel nous apprend que la jeunesse de Robert fut très-orageuse.

« Comme il était possédé d'une ambition outrée, continue cet historien, il se révolta contre son père Richard II et son frère aîné Richard III, et l'on dit même qu'il les empoisonna tous deux en tems divers, pour arriver à régner sur la belle duché-normande... »

Plus loin il ajoute: « Ce n'est pas qu'il n'eût de très-grandes qualités, mais c'est qu'il ne les appliquait pas toujours à un bon usage. »

Parvenus au but de ses desirs, Robert qu'on avait surnommé le Diable, et qui paraît être le héros de tous les contes qu'on a faits sous ce nom, Robert, dis-je, ne vole plus, n'occit plus, n'outrage plus, comme un brigand vulgaire, mais, vu l'habitude qu'il en a, il fait les choses en grand, il guerroit contre ses parens, ses sujets, ses voisins; impitoyable, il pille, massacre, incendie, ne laisse derrière lui



que sang et dévastation ; bref, il pousse si loin le grand art de dévaster tout en guerre, que ses amis, comme ses ennemis, finissent par trembler à son nom. Ses ennemis il ne tarde pas à les réduire, et se sert pour les humilier d'un moyen dont nous avons perdu la connaissance. Il les force de venir à ses pieds crier merci, en se traînant à quatre pattes, avec une barbe de bouc au menton et une selle de cheval sur le dos. Il fallait bien aimer la vie pour se soumettre à une telle humiliation !

Robert cependant professait une espèce de justice barbare qui avait de la noblesse et de la grandeur ; ayant fait paraître devant lui tous ses officiers, grands dignitaires ou administrateurs, ou simples délégués pour le maintien de l'ordre et la sûreté de tous : « Je double vos gages, leur dit-il, pour ne vous laisser aucune raison de vendre vos suffrages, ni aux faveurs, ni aux emplois, ni à l'exacte répartition des droits de chacun. » Depuis ce jour, autant il en trouva de concussionnaires, autant il en fit pendre sur l'heure. Heureuse tradition, malheureusement oubliée ! Quoi qu'il en soit, de cette conduite expéditive vient le dicton : *Sitôt pris, sitôt pendu.*

Maitre et vainqueur pour son compte, le duc normand se met à guerroyer pour le compte de ses amis, non sans faire payer son assistance, acceptant par pure obligeance, une ville par-ci, une ville par-là ; de cette sorte, il amène la Normandie jusqu'à Corbeil.

Mais ce qu'il prenait d'une main, de l'autre il en jetait au vent la valeur ; car il avait conservé son caractère dissipateur. Il donnait à tous, non pour récompenser ceux qui avaient quelque raison ou quelque droit de s'y attendre : mais par fougue, par fantaisie, par caprice ; aimant surtout à causer des joies imprévues. On dit qu'un jour un pauvre écuyer tomba mort à ses pieds de la surprise et du bonheur qu'il eut, en recevant une nef d'or d'un prix immense, que le duc lui donna en la

prenant des mains d'un riche seigneur qui venait de la lui offrir. Je pourrais citer vingt traits de ce genre, mais la chronique de Jean Naguel est plus longue que ne doit être cet article, donc il faut abrégé ; je le laisse vous parler lui-même de ce prince et de ses amours.

« Un jour le duc Robert vint à Falaise, où il vit une jeune fille nommée Arlette, belle de corps, pure de cœur et naïve de manières, qui tant lui plut, qu'il en fut aussitôt affolé ; du même tems il s'en fut droit vers le père, bourgeois de cette ville, le requérir de lui bailler sa fille, non pas pour le mariage, mais autrement ; à quoi cet homme dans le commencement ne voulait pas consentir ; toutefois, importuné qu'il fût des prières de ce prince et touché de l'affection qu'il montrait pour sa fille, il finit par la lui accorder, à condition qu'elle le voudrait bien. On manda donc la Arlette ; elle, comme une fille sage et bien apprise, ne sut répondre autre chose à son père, sinon : Je suis votre géniture, ce que vous ordonnerez je le ferai. »

Il paraît que le père ordonna à sa géniture de s'en aller avec le duc ; car le chroniqueur nous la montre dans le lit de Robert, où elle rêve qu'elle a donné naissance à un arbre qui couvre toute la Normandie ; et cependant qu'elle songeait en dormant, on vit sa tête entourée d'étoiles qui lui formaient une auréole : c'est qu'elle avait conçu un fils, qui fut depuis Guillaume-le-Conquérant, et qu'en ce tems-là, les songes et les astres se chargeaient volontiers d'annoncer la venue d'un grand personnage.

« Quand vint le tems que nature requiert, continue l'historien, Arlette accoucha d'un fils, que la sage-femme mit sans linge sur un peu de paille blanche ; dès lors, l'enfant commença de pétiller et de tirer la paille à lui, jusqu'à ce qu'il en eût plein ses poings et ses bras ; ce que voyant la matrone : Voilà un petit, dit-elle, qui commence



» de bonne heure à acquérir et à amasser.» Jamais prévision ne fut mieux vérifiée.

Le duc Robert décida dès lors en son ame que son petit bâtard, il nommait ainsi le fils d'Arlette, serait son héritier ; puis, n'ayant presque plus de labeur, il se donna le loisir de regarder au fond de sa conscience, dont il fut mal satisfait, et commença de penser à compenser ses anciens méfaits. A cet effet, on le vit élever l'état ecclésiastique, aumôner les pauvres, et spécialement les ladres, auxquels souvent il servait lui-même à manger. Il fonda l'abbaye de Cerisay, et le chroniqueur, qui là montre le bout d'oreille, commence à parler de lui sur un autre ton : ce n'est plus Robert-le-Diable, c'est Robert-le-Magnifique ; il est doux, affable, bienveillant, d'une humeur agréable ; il a toutes les vertus et toutes les perfections, hormis qu'un peu plus loin il lui échappe de dire : « Malheur à ceux qui ne fuyaient pas devant lui, quand ils voyaient s'allumer sa bile ! »

Quoi qu'il en soit du doux Robert-le-Diable, il avisa, pour payer ses dettes au ciel, de pérégriner au saint sépulcre ; et, pour s'acquitter avec usure, il voulut y aller nu-pieds et en langes (en chemise), portant sur le dos un lourd bourdon fait en croix. Étrange effet du changement que le tems apporte dans les opinions des hommes ! Nous appellerions aujourd'hui une folie aussi indécente que ridicule ce qui était alors la plus sublime, la plus méritoire et la plus respectable entreprise.

Ayant mis ordre à ses affaires, il partit donc ; il était suivi d'un grand nombre de ses barons, chaussés apparemment, et charmés sans doute de se racquitter aussi sans cesser de faire leur cour au prince. Il paraît que, dans cet équipage, le duc pèlerin ne se montrait pas d'abord très-alègre, car on raconte qu'il reçut un jour un grand coup de bâton d'un portier de ville, qui le lui donna pour le faire avancer, parce qu'il restait en trainard der-

rière le *somme*. Au reste, le duc préserva cet homme d'être châtié par les siens, en disant qu'il ne changerait pas ce coup contre une ville aussi riche que Rouen, sa ville capitale. C'était là, je pense, une conversion avérée, autant que pouvait l'être une conversion.

Tout en exploitant le chemin par la Bourgogne, la Savoie, la Lombardie, il s'en vint à Rome, où il prit la croisade du pape neuvième, sans doute Benoît IX ; et notez que les premières croisades ne furent prêchées que plus de soixante ans après la mort de Robert.

En sortant de la ville, il vit, montée sur un cheval d'airain, la statue de Constantin, nue ou n'ayant que peu de vêtements, selon le goût de l'artiste. Mais lui, notre Normand, qui, dans sa province, avait toujours vu habiller d'oripeaux et de clinquant les images de Notre-Dame et des saints, trouva fort mauvaise cette économie d'étoffe. « Les Romains ont-ils si peu de révérence pour leur seigneur, dit-il, qu'ils ne puissent au moins lui donner une robe chaque année ? » — Et, dit le chroniqueur qui l'approuve beaucoup, il envoya quérir la plus belle des siennes, dont il revêtit honorablement l'image. Que dirions-nous si, quelque matin, nous trouvions affublé ainsi le chef-d'œuvre d'un de nos statuaires ?

Robert arrive à Constantinople. Ici l'humilité du pénitent fait place à la morgue sauvage du duc normand, ici c'est le beau de l'histoire pour ceux qui aiment les contes. Naguel, pour qui son pèlerin est devenu un modèle de vertu, entasse les merveilles et les puérilités dans les détails de ce qu'il appelle sa magnificence. Donc le duc, arrivé dans la capitale de l'empire d'Orient, résidence de l'empereur, c'était Romain Argyre et l'impératrice Zone, sa femme, qui régnaient alors, fait mettre des fers d'or à ses chevaux, à ses mules, ordonne que ces fers soient mal attachés, défend à ses gens de les ramasser, à mesure qu'ils resteront sur le



chemin, et fait son entrée dans la ville en semant des lingots d'or sous ses pas. Je laisse à penser si le peuple se précipite en foule, et quelle suite et quel cortège l'accompagnent.

L'empereur et l'impératrice, qui sont à leur fenêtre, le voient passer, et s'informent quel est ce prince si magnifique qui arrive dans leurs états. On leur répond que c'est Robert, premier du nom, huitième duc de Normandie; et comme la renommée de ce grand homme est venue jusqu'à eux, ils s'empressent de lui envoyer un de leurs officiers de marque, pour convier l'illustre étranger de venir à leur cour. Celui-ci s'informe du cérémonial qu'on y observe; il apprend que l'usage et le respect exigent qu'en parlant à l'empereur on laisse tomber son manteau très-bas sur ses épaules, et, là-dessus, il fait la leçon aux personnes qui doivent l'accompagner.

Le lendemain, le prince normand et son cortège de barons se rendent à l'invitation qu'ils ont reçue. Ils sont tous vêtus d'habits somptueux recouverts de manteaux si magnifiques, qu'on est ébloui en les voyant. Romain Argyre et l'impératrice reçoivent le duc assis sur leur trône et environnés de toute leur cour. L'empereur ne manque pas de le complimenter sur sa bienvenue, et Robert, en lui répondant, de laisser glisser son manteau, non pas seulement sur ses épaules, mais il le fait tomber à terre, et soudain tous les siens en font autant, ce qui jonche la salle de la plus belle friperie du monde.

Chacun crut, en les voyant, que ces étrangers avaient mal compris l'instruction qui leur avait été donnée. Quelques-uns pensèrent qu'ils voulaient témoigner ainsi qu'ils portaient à l'empereur plus de respect que qui que ce fût; mais on fut bien surpris lorsqu'au départ un écuyer de l'empereur, ayant voulu revêtir le duc de son manteau, celui-ci répondit fièrement qu'il ne vêtirait jamais ce qui avait touché la terre. Tous les barons répète-

rent les paroles du maître, et toute la cour fut en admiration de les voir, en se retirant, dédaigner et fouler aux pieds toutes ces belles étoffes de pourpre et d'or, et tant de broderies si riches et si précieuses. L'impératrice trouva que cela était beau!

Vis-à-vis de gens qui faisaient litière de l'or et des plus belles choses du monde, il était difficile de se montrer magnifique et généreux. L'empereur pourtant tenait à ne pas rester en arrière; il envoya au plus vite défendre à tous les marchands de prendre l'argent du duc, ni de ses barons, ni de ses officiers, ni de ses serviteurs, pour tout ce qu'ils voudraient acheter, voulant qu'ils fussent contentés et défrayés sur son trésor impérial.

Mais se laisser défrayer! lui! Robert-le-Magnifique! il était bien homme à cela. Il fit venir ses gens, leur ordonna de prendre le costume des habitants de la ville, et de s'en aller, ainsi déguisés, acheter toutes les provisions nécessaires pour sa maison, sans d'abord se laisser connaître; puis, après les avoir fait emporter, de payer partout le double du prix qui leur aurait été demandé, car il fallait bien faire la part de la vanité et de la gloriole.

Sa Majesté l'empereur d'Orient fut très-piquée d'apprendre que le duc Robert ne voulait rien tenir de sa main, il dit (j'hésite en vérité de rapporter les puérilités du chroniqueur), il dit: « Puisqu'il a eu des viandes sans moi, au moins sans moi ne pourra-t-il les faire cuire. » Et, soudain, il fit défendre aux marchands de bois de livrer leurs denrées à tout autre qu'à lui, comptant bien forcer les Normands à lui demander quelque chose.

Les queux ou cuisiniers du prince vinrent en grand désarroi conter tout à leur maître, et qu'on serait bien forcé d'avoir recours aux gens de l'empereur. Mais lui ne le voulut point absolument. « Allez-vous-en par la ville, leur dit-il, achetez toutes les noix que vous pourrez trou-



ver; achetez-en tant et tant, que des *escalles* vous puissiez cuire mes repas... » Ici la plume me tombe des mains; j'ai voulu seulement vous montrer comment, au bon vieux tems, on écrivait l'histoire.

M<sup>me</sup> PIET.

### ÉLISA MERCOEUR.

L'hiver dernier, on rencontrait quelquefois dans les salons une jeune personne dont il était impossible de ne pas remarquer la figure. Des sourcils hardiment dessinés, de grands yeux noirs comme les cils qui les entouraient, des traits fins et réguliers, n'ayant pourtant rien du type antique européen, jusqu'à la nuance basanée du teint et à l'expression souffrante de ce visage, tout, dans cette jeune personne, rappelait une Indienne; son imagination ardente, ses accablemens instantanés, et cette cruelle maladie de foie que le plus beau climat de la terre développe aux bords du Gange, et qui n'est chez nous que le résultat de longs chagrins. C'était bien cette dernière cause qui avait bruni le front de cette jeune fille et creusé ses yeux; car, malgré cette physionomie étrangère, elle était née en France, et quand cédant à quelques prières, elle débitait les vers qu'elle avait composés, leur correction, leur élégance ne permettaient point d'en douter: c'était *Élisa Mercœur*, dont les premières compositions furent tant louées, et, pour son malheur, trop encouragées. Elle avait quinze ou seize ans; elle consacrait son esprit et ses talens à l'instruction; elle vivait obscure et paisible à Nantes, quand d'imprévoyans amis, enthousiastes de ses essais poétiques, lui montrèrent la gloire, la fortune, au bout d'une carrière littéraire laborieusement parcourue; et pour premier gage de tant de biens à venir, lui obtinrent une pension, dès que, d'après leurs conseils, elle vint vivre à Paris... *Élisa Mercœur* et sa mère crurent qu'en effet il suffisait de tra-

vailler jusqu'à l'épuisement pour réussir; et cela est vrai dans tous les métiers, excepté dans celui des *lettres*.... La révolution qui changea le chef de l'état en 1830, fit réduire de moitié la pension de M<sup>lle</sup> Mercœur. Elle souffrit surtout des privations que s'imposait sa mère; elle redoubla d'études, d'activité, passa les nuits à écrire, ne put conjurer l'affreuse nécessité, ni par ses efforts constans, ni par son courage et sa résignation.... Elle vient de succomber la pauvre enfant, déçue dans son amour pour la poésie, déçue dans sa piété filiale... Sait-on ce que ressent un esprit dont toutes les facultés ont été développées, que la nature a doué d'une sensibilité exquise, quand il lui faut lutter à la fois contre les maux réels de l'humanité et les maux factices de la société? Calcule-t-on les suites de ces éducations, de ces vies intellectuelles, qui ne nous affranchissent d'aucun des besoins de l'existence, qui les multiplient même par ceux de ce monde tout de luxe, de folies, où le poète doit se lancer? Si l'homme, avec sa vigueur, son audace, les lois sociales qu'il a faites, regrette souvent les occupations manuelles qui lui donneraient un pain assuré, qu'en sera-t-il d'une faible et timide femme déjà interdite d'avoir quitté la vie que les siècles avaient tracée à son sexe?... Heureuse celle qui, pouvant choisir, suit les indications de la nature, qui la destine à des études faciles, à des soins rians, gracieux et sédentaires. Mais lorsqu'un sort rigoureux lui impose le travail, qu'elle examine long-tems si le plus commun n'est pas le plus utile.

Un homme d'un génie immense, et dans le pays où les femmes cultivèrent les lettres avec le plus de succès, osa les signaler en disant :

Vedi le triste, che lasciaron l'ago,  
L'espola, e'l fuso\*.

Trop souvent ces paroles ont ressemblé

\* Vois les malheureuses qui abandonnèrent l'aiguille, le rouet et le fuseau. DANTE.



à une prophétie, et la mort de M<sup>lle</sup> Mercœur en est un nouvel exemple.

On pourra dire que, si sa pension n'eût point été réduite, elle serait arrivée, avec le tems, à vendre chèrement ses ouvrages, et à rendre ainsi plus doux le sort de sa mère et le sien... Un premier mal peut-être a été le don de cette pension, qui a décidé M<sup>lle</sup> Mercœur à quitter une position solide. L'État devrait être avare de ces sortes de bienfaits, car il y a quelque chose de hideux dans leur suppression, dans leur diminution. On dit que M<sup>lle</sup> Mercœur était parvenue à faire rétablir sa pension, telle que Charles X la lui avait accordée; mais il faut ajouter que ce fut trop tard pour l'infortunée, que son inquiétude, les déceptions, les veilles pénibles conduisaient au tombeau.

Le 9 de ce mois, dans l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, on voyait auprès du cercueil qui renfermait les dépouilles mortelles de M<sup>lle</sup> Mercœur, M<sup>me</sup> la baronne de Bawr, M<sup>me</sup> Récamier; et MM. de Chateaubriand, Ballanche, et Foster, réfugié polonais. Et cette jeune morte, et ceux qui lui rendaient les derniers devoirs, offraient de bien graves sujets de méditation.

La comtesse DE BRADI.

## Théâtres.

Il paraît certain que le *don Juan d'Autriche* de M. Casimir Delavigne sera joué avant le 1<sup>er</sup> mai, attendu que les négociations entre le Gymnase et la Comédie-Française, pour l'entrée immédiate à ce dernier théâtre de M<sup>me</sup> Volnys, paraissent en bon train.

— On répète avec activité au Vaude-

ville une pièce intitulée : *Elle est folle*. Lepeintre aîné doit faire sa rentrée, vers le 20 de ce mois, dans cet ouvrage.

— Un grand mouvement va s'opérer, au mois d'avril prochain, parmi les artistes de nos divers théâtres; nous ne garantissons pas ces nouvelles, nous les donnons comme des bruits: l'opéra perdrait Perrot, M<sup>mes</sup> Damoreau, Duvernay, Julia et Legallois, et nous garderait des talens comme surprises; l'Opéra-Comique gagnerait Chollet, M<sup>mes</sup> Damoreau et Prévost; aux Français les mutations sont trop nombreuses pour en parler; le Gymnase perd Paul et M<sup>me</sup> Volnys, et gagne M<sup>lle</sup> Eugénie Sauvage; les Variétés perdent quelques-unes de leurs actrices secondaires et gagnent Dumoulin, de l'Ambigu.

— On lit dans un journal anglais :

« C'est le 12 janvier que la compagnie des comédiens français commencera ses représentations à l'Opéra anglais. M<sup>lle</sup> Mars est engagée; elle doit dire ici adieu au théâtre. M<sup>me</sup> Albert, M<sup>lle</sup> Dejazet, M<sup>me</sup> Léontine Volnys; MM. Bouffé, Arnal, et d'autres artistes d'une grande réputation, ont déjà contracté des engagements. On dit qu'une grande partie des loges sont louées.

— On se presse au Cirque-Olympique pour voir la *Bataille de la Moskowa*, nouveau tableau ajouté à *Napoléon*, qui surpasse encore la *Bataille de Wagram*, si riche de mise en scène. Il y a, dans l'attaque des redoutes de la Moskowa, un spectacle extraordinaire.

— On vient de recevoir à la Porte-Saint-Martin un drame intitulé : *le Duc d'Enghien*.

A ce Numéro sont jointes les planches 1125 et 1126.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



IMPRIMERIE DE DONDY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



# Modes de Paris.

25 Janvier 1835.

N<sup>o</sup> 225.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 21 près le passage de l'Opéra.

Turban à la Suive Mme Ode S<sup>eur</sup> de Mme Lémire rue de la Paix 26.  
Robe en Mousseline de Linde brodée en Or Mme Minette rue de Rivoli 34.  
Mantille en Satin garnie de Cygne à la belle Anglaise rue de la Paix 20.

Mess<sup>rs</sup> F. & J. Fuller N<sup>o</sup> 34. Rathbone Place, London.







# Modes de Paris.

25. Janvier 1835.

N.º 226.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2<sup>1</sup> près le passage de l'Opéra.

Coiffure Exécutée par M<sup>re</sup> Dubois rue St. Honoré. 297.

Ornée de fleurs de M<sup>re</sup> Chagot rue St. Denis. 317.

Toque en crêpe M<sup>me</sup> Laroche rue Choiseul. 3.

Bonnet en tulle à la Belle Anglaise rue de la Paix. 20.

Mess<sup>rs</sup> S. & J. Fuller N.º 34. Rottenhorne Place. London.

Ayuntamiento de Madrid







# Travestissement.

15 Février 1835.

N<sup>o</sup> 34.



*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2<sup>1</sup> près le passage de l'Opéra.

*Allemande, Catalane.*

Mess<sup>rs</sup> S & J Fuller N<sup>o</sup> 34 Rathbone Place London.

Ayuntamiento de Madrid